

Maurice, le dernier des Abencérages

*“Je ne te dirai pas ; il fallait, ni pourquoi ?
Puisque c’est si peu nous qui faisons notre vie.”*

André Lafon

Il pleuvait.

*“Il a tant plu/Qu’on ne sait plus
Dans quel mois il a le plus plu.
C’est superflu ;/Mais, au surplus,
S’il eût moins plu,/Ça m’eût plus plu.”*

... Comme le dit si bien la chanson ou plutôt, comme le chantait si bien la gouailleuse qui, mains sur les hanches, gueulait sa pluie dans un coin du Palais-Royal tandis que les passants filaient sans se retourner. Les mots appuyés par la pierreuse, le *“plus plu”* qu’elle exagérait à dessein, étaient recouverts par le bruit des berlines et des tilburys qui encombraient les rues alentour. Peut-être que dans cette foule teintée de printemps, un jeune homme à la taille joliment élancée pressait le pas, un cahier noir sous le bras. Il n’est pas interdit d’y croire et Jules Barbey d’Aurevilly, lui, y croyait fort : il attendait Maurice de Guérin dans sa petite chambre en méditant sur cette satanée pluie qui venait glisser sur sa vitre, *“Il a tant plu”*.

Jules Barbey n’était pas grand monde en cet avril 1835, pas encore Sardanapale d’Aurevilly, ni le dandy de Valognes, ni Lord Anxious, ni le connétable des lettres – ces surnoms un peu sulfureux qui lui viendront plus tard quand il sera devenu un personnage. Il avait vingt-six ans, bientôt vingt-sept, et il s’était

longtemps cru laid. Sa mère le lui avait dit, son miroir aussi. Mais depuis un été et deux hivers, Barbey pensait qu'avec sa taille de guêpe, ses gants jaunes, sa canne à pommeau d'argent, ses cheveux frisés et sa moustache qui tendait à la forme guidon, il possédait une exquise originalité. Son reflet sur la vitre ne pouvait donc que le flatter. Jules lissa une dernière fois sa belle moustache puis, à regret, abandonna la belle image. Il retourna à sa table de travail où il ouvrit, indolent, le seul carnet posé là, il le feuilleta jusqu'à la dernière page : *"Le caprice m'a pris ce soir d'écrire ici tous les accidents de cette journée ; en le faisant, peut-être énerverai-je la pensée que je ne puis dompter. Il faudra qu'à quelque jour j'écrive un mémorandum tout à fait régulier et suivi, et non pas des lambeaux grands comme les triangles de mes papillotes. J'ai remarqué qu'écrire me calme, me balaye."* Barbey pensa ajouter *"Gris et froid"* afin de caractériser ce jour ou son humeur, mais il hésita.

Le jeune homme qui, un cahier noir sous le bras, affrontait le mauvais temps pour rejoindre son meilleur ami, venait de relever le col de sa redingote. Maurice de Guérin n'était pas vraiment beau, la lassitude mêlée à ses langueurs de poitrine cernait trop son regard, et pourtant il plaisait. Comme Janus, le dieu du mois de janvier qui regarde en arrière mais aussi déjà en avant, adolescent encore, pourtant âgé, Maurice possédait deux visages. Cet homme-là, personne ne le connaissait, ne le connaissait jamais. Même Barbey, qui venait de lui ouvrir la porte et le regardait s'avancer vers lui, qui l'aimait fort, du plus fort que peut aimer un d'Aurevilly, n'arrivera jamais à deviner ce qui se dissimulait exactement derrière le front haut de cet incomparable ami. Déjà, du temps du collège Stanislas, quelque dix ans auparavant lorsque Jules et Maurice partageaient le même pupitre et la même passion pour Lord Byron, Guérin, impénétrable, pouvait avoir des heures de solitude songeuse et ne revenir à Barbey qu'en lui citant un poème du lord anglais dont il disait éprouver la lassitude : *"J'ai abandonné ma froide patrie, ma jeunesse*

n'est plus... le dernier de ma race, je dois flétrir seul...” Et dans ces moments-là, Maurice, seize ans, ne ressemblait à personne. Jules lui avait envié cela : être un seigneur. Mais Guérin était surtout un jeune homme à la personnalité très influençable et plutôt effacée, un grand indécis reportant sur l'impétueux Barbey sa vie qu'il n'avait pas commencé à vivre.

Essoufflé par la montée dans le trop raide escalier, Maurice, lorsqu'il vit la porte s'ouvrir devant lui, n'attendit de la part de Barbey aucune invite. Avec familiarité, il demanda un verre d'eau, éternua, se moucha, “je m'en doutais, un simple coup de vent, trois gouttes de pluie, me voilà enrhumé...”, et s'assit sur le lit, où il déposa devant lui le mystérieux cahier noir.

— Vous souvenez-vous, Jules, lorsque je vous ai conté le Cayla, la fois dernière ?

— Oui, votre *at home*.

— Ne vous moquez pas... Voilà que ma sœur Eugénie, ma sœur aînée, me renvoie un de ses cahiers. Vous savez, on aime chez nous à noter les impressions de paysage, les vallons et les collines, les bois, les ruisseaux. Je crois qu'il y a là-dedans (Maurice désigna la couverture noire) beaucoup de qualités... des maladresses aussi. Il faut vraiment que je vous lise certains passages et vous me direz ce que vous en pensez.

C'est ainsi par la voix de son frère que Mlle de Guérin apparut pour la première fois à Jules Barbey d'Aureville. Dans cette première fois, nimbée de vertu et de douceur chrétiennes, “de douleur” rectifierait Barbey, Eugénie disait qu'elle n'osait pas trop écrire, ou trop *en* écrire, de crainte de ne pas être à sa place. Pourtant, il fallait le voir pour le croire : il y avait là d'immenses paragraphes où couraient de petites anecdotes, mais longuement contées et avec ardeur. La demoiselle disait son appréhension, ou plutôt ses scrupules (religieux s'entend), à prendre sur sa besogne journalière du temps pour noter trois

sensations à son frère. Mais c'était son frère qui le lui avait demandé, précisément. Maurice avait découvert dans les lettres envoyées du Cayla, leur petit château près d'Andillac dans le Tarn, des expressions prises sur le vif. Ce qu'il lisait chez Eugénie, c'était de l'inattendu. Il avait donc exigé de sa sœur qu'elle lui dédia un memorandum, des mots pour se souvenir qu'elle lui écrirait tous les jours. *"Puisque tu le veux, mon cher Maurice..."* Oui, il le voulait et Jules, à l'écoute, était soufflé par cette façon qu'Eugénie avait, tour à tour, de désirer écrire et de s'en défendre pourtant, d'exposer des nuées d'idées et de ne savoir comment faire, comment les raconter. Il percevait cette infime frontière qui reste encore aujourd'hui la plus forte des exigences : passer d'un mode pensif au futur espéré, "je veux écrire", à un mode actif, présent et pesant, "je raconte". Un fil ténu qui dit son exigence à l'accomplissement d'un destin littéraire. Eugénie, restée au seuil de ce désir, déployait un style naturel, étonnant ou tâtonnant selon les phrases, Barbey était conquis.

Maurice reposa les pages lues et jeta un œil sur le meilleur ami qui rêvait déjà. Pour toute réponse à Guérin qui, pressant, l'interrogeait du regard, Jules récita quelques vers d'Alphonse de Lamartine, *Les Adieux d'Harold à la nature* :

*"Et quand le saint vieillard, au retour du matin,
Vint rallumer la lampe éteinte avec l'aurore,
Le front dans la poussière il écoutait encore !"*

* *
*